

ÉTUDE
SUR
LA DATE DU LIVRE DE JOB.

THÈSE

PUBLIQUEMENT SOUTENUE
A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN
En Juillet 1863,

PAR
J.-T.-G. BASTOUL, de Montauban (Tarn-et-Garonne),
BACHELIER ÈS-LETTRES,
Aspirant au grade de bachelier en théologie.

TA 45

MONTAUBAN,
IMPRIMERIE FORESTIÉ NEVEU, RUE DU VIEUX-PALAIS, 23.

1863,



ÉTUDE

SUR

LA DATE DU LIVRE DE JOB.



Un riche émir de l'Idumée, célèbre dans toute la contrée par sa piété et sa sagesse, dont la vie consacrée à la justice s'était jusqu'alors écoulée au sein de la prospérité, est tout-à-coup frappé des plus cruels malheurs. Il perd successivement ses nombreux troupeaux, ses richesses, ses esclaves et ses enfants. Lui-même, atteint d'une lèpre maligne qui lui couvre tout le corps, endure les plus cruelles tortures. Cependant, après une pareille épreuve, Dieu le prend en pitié, lui rend la santé qui l'avait fui, des biens plus nombreux que ceux qui lui avaient été enlevés, et lui donne des enfants qui le consolent de la perte des premiers. Après cela, *Job* vit encore cent-quarante ans et peut voir ses fils et les fils de ses fils jusqu'à la quatrième génération. »

Telle est l'histoire que l'auteur du livre de Job nous raconte dans son poème. Mais ce serait être dans une profonde erreur que de prendre ce récit pour le fond

même du poème, quand il n'en est pour ainsi dire que l'occasion. Le poème lui-même est consacré à l'examen d'une question qui s'est posée partout et n'a reçu que dans le Christianisme la réponse qu'elle attendait. Pourquoi la douleur? Pourquoi la souffrance? Tel est le sujet que l'auteur aborde dans son livre et qui fait de ce livre une tragédie universelle, parce qu'elle est profondément humaine. On a déjà signalé les nombreux rapports qu'offre le personnage de Job avec d'autres personnages de l'antiquité, avec le *Prométhée*, d'Eschyle, et l'*Œdipe à Colonne*, de Sophocle, par exemple ⁽¹⁾. Mais si le sujet est analogue, quelle différence dans les idées et surtout dans la forme. Tandis que les Grecs se représentent l'idée tragique principalement dans l'action et dans le jeu des acteurs, les Hébreux la voient surtout dans la pensée, dans le mot ⁽²⁾. A peine si de temps en temps, dans la tragédie hébraïque, une allusion aux souffrances qu'endure Job, ou un jeu de physionomie, à peine marqué, viennent nous rappeler la position des acteurs. On croirait, par moments, lire une simple discussion dialoguée sur un point de philosophie.

Parmi les nombreux points de critique qu'on a soulevés sur ce livre, nous n'en étudierons qu'un seul, à savoir : A quelle époque de l'histoire et de la littéra-

(1) IS. CAHEN. — *Esquisse sur la philosophie du livre de Job*. Dans la Bible de Cahen, tom. XV, supplém.

(2) DE WETTE. — *Introd. à l'Ancien-Testament*, § 285. Berlin, 1829 (en allem.).

ture hébraïque doit-on le rattacher? Quelle date doit-on assigner à sa composition?

N'ayant pas l'intention de faire de ce travail une polémique exclusive contre telle ou telle opinion, nous n'avons pas à suivre telle ou telle argumentation pour en montrer la valeur, l'insuffisance ou la nullité. Nous suivrons en conséquence, dans l'exposition des preuves, la marche la plus naturelle, celle qui nous est indiquée par le sujet lui-même. Voulant rechercher quelle date nous pouvons assigner au livre de Job, il est logique que nous demandions d'abord aux autres écrits de l'Ancien-Testament s'ils ne renferment pas quelques données sur notre livre qui puissent nous guider dans cette recherche; et, après avoir assigné à ces données leur vraie valeur, nous examinerons en détail tous les points qui, dans le poème lui-même, peuvent jeter quelque jour sur la question. Cela fait, nous passerons en revue les hypothèses diverses qui ont en leur faveur les preuves les plus rationnelles, et nous nous arrêterons à celle qui nous paraîtra le mieux expliquer les faits constatés.

Les données que nous fournit l'Ancien-Testament sur le livre de Job sont en très-petit nombre et nous laissent, comme on va le voir, dans l'incertitude la plus complète sur la question que nous avons entrepris d'étudier. Nulle autre mention, en effet, du livre de Job qu'un passage du livre de *Tobie* (II, 12, 15, texte latin) et un verset de l'*Ecclésiastique* de *Jésus, fils de Sirach* (XLIX, 11), dans lequel les mots τῶν ἐχθρῶν, de la version des Septante, paraissent être traduits, par une erreur du traducteur grec, du nom même de *Job* (en français *ennemi*), qui devait se trouver dans l'original hébreu ⁽¹⁾. Or, comme ces deux livres ont été écrits : le second, vers le milieu du II^e siècle avant Jésus-Christ ; le premier, vers une époque peut-être plus récente, ces deux mentions ne peuvent jeter aucun jour sur la question qui nous occupe.

Il est un passage d'Ézéchiel (XIV, 14, ss.) dans lequel Job est nommé. Mais tout porte à croire qu'Ézéchiel ne connaissait pas notre livre et faisait seulement allusion à une légende qui avait cours sur un juste du nom

(1) E. RENAN. — *Étude sur le poème de Job*, pag. XXIX, note.

de *Job* ⁽¹⁾, légende dont nous pouvons constater le développement postérieur dans la suscription des Septante à notre livre et dans le Koran ⁽²⁾.

Ainsi, les témoignages directs donnés par l'Ancien-Testament ne peuvent nous être d'aucune utilité. Il n'en est pas de même d'un passage de Jérémie (xx, 14, ss.), dans lequel ce prophète maudit, comme Job, le jour de sa naissance, et qui offre avec le passage correspondant de notre livre (iii, 1, ss.) une ressemblance remarquable. Cette ressemblance a paru si extraordinaire qu'on en a conclu à un plagiat. Mais il reste encore à savoir quel est l'original et quelle est la copie. L'auteur de Job est-il le copiste? Dans ce cas, nous devons placer la composition de notre livre après la captivité, Jérémie ayant prophétisé vers 580 environ. D'un autre côté, il se pourrait, et ceci paraîtrait plus probable, que ce fût Jérémie qui ait copié Job. Le passage de Jérémie est, en effet, plus terne et moins caractérisé que celui de Job, et Jérémie, nous le savons, est assez sujet à ces sortes de réminiscences. Dans cette seconde hypothèse, nous pourrions induire la preuve de l'existence du livre de Job avant la captivité.

Quoi qu'il en soit, et malgré les apparences, nous ne croyons pas la question résolue. Nous ne voyons pas, pour notre part, que la ressemblance qui existe entre les deux passages soit suffisante pour conclure à un

(1) E. RENAN. — *Étude sur le poème de Job*, pag. xxxii et suiv.

(2) Sur., xxxviii, 40, ss.

emprunt. En les comparant, nous trouvons, et en petit nombre, des images et des amplifications analogues, mais dont l'analogie peut fort bien s'expliquer par la nature du sujet traité, sorte de lieu de rhétorique commun à toutes les littératures. — Sous ce rapport, il est curieux de rapprocher de ce passage de Job (III, 1, ss.) :

Périsset le jour où je suis né, (1)

Et la nuit qui a dit : Un homme est conçu, etc.,

un fragment d'un poète arabe, Naser Davud, prince musulman, qui vivait dans la première moitié du XIII^e siècle, et qui probablement n'avait pas lu le livre de Job. Il avait écrit un poème dans lequel il déplorait son malheur et celui de sa patrie, et d'où Abulféda (2) (*Annall.*, t. IV, p. 560) a extrait une imprécation analogue à celle de Job :

Ah ! que ma mère n'est-elle restée toute sa vie dans le célibat ! que Dieu ne lui a-t-il refusé un amant ou un mari !

Ou, lorsqu'il l'a destinée à un prince excellent, sage et doux,

Que ne l'a-t-il rendue stérile, afin qu'elle n'apprît jamais la joyeuse nouvelle d'avoir donné le jour à un homme ou à une femme !

Ou, lorsqu'elle me portait dans son sein, que ne m'a-t-il destiné à périr dès ma naissance !

Il est aussi un passage d'Ovide (*Epist. ad Ibin*) qui

(1) *Excidat illa dies ævo*. STACE. — Nous nous servons, dans les citations du livre de Job, de la traduction de M. Renan comme étant la meilleure de celles que nous avons entre les mains.

(2) Cité par ROSENMULLER : *Scholia in Jobum*, pag. 80.

présente avec celui du livre de Job une grande analogie :

*Natus es infelix (ita dii voluere), nec ulla
Commoda nascenti stella, levisse fuit.
Lux quoque natalis, ne quid nisi triste videres,
Turpis, et inductis nubibus atra fuit.
Sedit in adverso nocturnus culmine bubo,
Funereoque graves edidit ore sonos (1).*

Nous trouvons dans ces deux fragments une ressemblance remarquable dans certaines images avec Job, III, 1, ss. — Mais rentrons dans la littérature hébraïque, et nous verrons que, sans en sortir, nous pouvons opposer à d'autres passages du livre de Job des fragments qui n'offrent pas moins d'analogie avec eux que celui de Jérémie avec les versets en question de notre livre. Que l'on compare, par exemple, Prov., VIII, 11 et ss. à Job, XXVIII (Éloge de la sagesse), ou bien Ps. CIV à Job XXVI et XXXVIII; que l'on rapproche encore de Job, V, 10, et XXXVII, 5, ss. le Ps. CXLVII, 7, *ad fin.*, description du pouvoir de Dieu sur la nature, analogue et identique dans quelques détails à celle de Job. De toutes ces analogies on ne peut cependant pas conclure à un emprunt ou à une imitation. Pourquoi? Parce que les sujets communs, traités par ces auteurs différents, sont de telle nature qu'ils doivent revêtir des formes analogues en traversant l'imagination de poètes ayant les mêmes croyances, les mêmes mœurs,

(1) Voir encore OVIDE : *Tristium liber III, Eleg. XIII* :

Ecce supervacuus....., etc.

les mêmes idées et les mêmes préoccupations. Et pour en revenir à notre point de départ, il nous paraît presque impossible que deux hommes tels que Jérémie et Job, tous deux poètes ⁽¹⁾, tous deux dans l'angoisse, tous deux persécutés malgré leur justice, s'ils en viennent, dans l'excès de leur douleur, à maudire le jour de leur naissance, il nous paraît, disons-nous, presque impossible qu'ils ne rencontrent pas les mêmes images et les mêmes métaphores. Les exemples d'Ovide et du poète arabe, Naser Davud, le prouvent dans quelque mesure. C'est cette considération qui explique, selon nous, le plus naturellement la ressemblance remarquée entre Jérémie, xx, 14-18, et Job, iii, 1, ss. ⁽²⁾.

En résumé, la preuve externe est tout-à-fait impuissante à jeter quelques lumières sur l'âge de notre poème, et elle nous laisse dans le doute le plus complet. Nous allons donc demander au livre de Job lui-même s'il ne renferme pas des faits et des attestations d'où

1) Il est sans doute superflu de faire remarquer que nous n'entendons pas par là faire de Job lui-même l'auteur du poème.

(2) Du reste, s'il faut l'avouer, le passage de Jérémie nous paraît donner prise à quelques soupçons. La prophétie que contient le chapitre xx pourrait fort bien se terminer au verset 13, car les versets 14, 12 et 13 semblent en être la conclusion naturelle; et après cette conclusion, les versets 14-18 paraissent être un passage rapporté. — Cette opinion nous est toute personnelle, car nous ignorons si elle a été présentée par quelque critique. Nous la donnons, en conséquence, que sous toutes réserves.

nous puissions tirer des preuves sur la date de sa composition.

Nous remarquons dès d'abord qu'il présente un phénomène assez curieux, c'est que, écrit en hébreu et par un Hébreu, il n'y est pas fait mention de la législation mosaïque, ou, pour être plus précis, le mosaïsme n'y apparaît pas comme connu. Pour expliquer ce fait, on a recouru à diverses hypothèses, mais qui ne reposent sur aucune preuve réelle. On a dit que le livre de Job était une traduction d'un ouvrage original écrit, les uns disent en syriaque, d'autres en arabe, d'autres en iduméen; on a dit encore que l'auteur du livre, ayant placé l'action dans l'Idumée et à une époque anté-mosaïque, avait voulu observer ce que nous appelons aujourd'hui la couleur locale, et donner aux personnages l'esprit et les idées du lieu et du temps. De ces deux hypothèses, la première tombe aisément au seul aspect du livre dans lequel rien ne peut faire supposer une traduction, quand même il serait prouvé d'ailleurs que l'usage des traductions chez les Hébreux remontât aussi haut. Contre la seconde, on peut dire que dans les temps anciens on ne soupçonnait pas qu'un auteur dût faire parler les personnages chacun selon son pays et ses idées. Les grandes littératures anciennes ne connaissent pas cet artifice littéraire (1).

(1) E. RENAN, liv., chap., pag. xvii, *sq.*

Quoi qu'il en soit, ces deux hypothèses sont impuissantes à expliquer le manque de croyances et d'idées mosaïques dans le livre de Job. Nous ne citons que pour mémoire une autre explication qui a été donnée de ce fait, d'après laquelle on voulait voir dans Moïse lui-même l'auteur ou le traducteur du poème (1). Toutes ces hypothèses partaient de la notion fausse qu'on se faisait de l'histoire du mosaïsme. On se figurait que les institutions mosaïques avaient eu, dès le vivant du législateur, une influence directe et spéciale sur les Hébreux, que ceux-ci avaient immédiatement embrassé les croyances que Moïse leur prescrivait. Or, des investigations scientifiques très-sérieuses ont prouvé que depuis Moïse jusqu'à Esdras, c'est-à-dire jusqu'au V^e siècle avant Jésus-Christ, le mosaïsme n'avait pas exclusivement dominé sur la nation, ou, pour mieux dire, que les institutions mosaïques, telles que nous les possédons avec tout leur cortège de rites et d'observations, n'avaient pas empreint la nation juive de leur caractère. C'est d'Esdras que date la restauration du mosaïsme, et ce n'est que depuis son époque que les Juifs nous apparaissent dans l'histoire avec cette dévotion rigide, cette exaltation des croyances religieuses qu'on ne voit pas auparavant portée à un si haut degré. Cette considération nous permet en même temps de poser une limite postérieure à la composition du livre de Job.

(1) HERDER. — *Histoire de la poésie des Hébreux*, trad. Carlowitz, in-8°, pages 98 et 99.

Ainsi, nous ne pouvons descendre plus bas que le V^e siècle avant Jésus-Christ. Mais nous avons encore un grand espace de temps devant nous.

Ce que nous venons de dire sur l'absence d'idées ou de croyances mosaïques dans le livre de Job n'implique nullement que ce livre doive être mis à part et placé en-dehors de la littérature hébraïque. Il a, au contraire, de nombreux points de rapport avec cette littérature et il renferme des notions, des sentences et jusqu'à des formules de langage qui dénotent un auteur hébreu : *L'homme formé de la poudre doit retourner à la poudre* (Job, x, 9, comp. avec Gen., iii, 19); *l'esprit de vie qui n'est que le souffle de Dieu* sur l'homme (Job, xxvii, 3; — Gen., ii, 7); *Dieu siégeant dans l'obscurité* (Job, xxxii, 13, 14; — I Rois, viii, 12; Ps., xviii, 12; Ps., xcvi, 2); une allusion évidente au *déluge de Noé* (Job, xxi, 15, 16). Sur la fragilité ⁽¹⁾ et sur la corruption ⁽²⁾ de l'homme, sur Dieu ⁽³⁾, le livre de Job renferme aussi des notions qui lui sont communes avec d'autres livres de l'Ancien-Testament. La question même qui fait le fond du livre de Job, la question de la souffrance ou du mal physique est abordée de la même manière que dans notre poème par les auteurs des Psaumes xxxvii et lxxiii. La coutume du *goëlat* est connue (Job, xix, 25, comp. Nom., xxxv, 12, 19, 21; Deut., xix, 6, 12; Lévit., 25, 48, 49).

(1) iv, 19; viii, 9; x, 9; xxvii, 3.

(2) iv, 17, ss.; ix, 2, ss.; xiii, 26; xiv, 4; xv, 14; xxv, 4.

(3) ix, 5-9; xii, 40; xv, 7; xxvi, 6-13; xxxviii, 4, ss.

Ainsi, quoique nous ne trouvions dans notre livre nulle allusion aux sacrifices, aux rites, aux cérémonies du mosaïsme, nous ne sommes pas autorisé par là à le placer en-dehors de la littérature hébraïque. Toute une partie de cette littérature nous offre, du reste, les mêmes phénomènes. Ainsi le livre des Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique, un grand nombre de Psau-mes, quelques Prophètes, dans lesquels on n'aperçoit nulle allusion aux croyances proprement mosaïques.

Il est un autre point duquel on a voulu tirer un argument en faveur de la date de la composition du livre de Job, et qui, en effet, s'il était bien élucidé, prouverait beaucoup. Je veux parler du caractère de la langue du livre de Job, qui paraît renfermer certaines particularités. Ainsi on a recueilli des idiotismes, des formes inusitées, des mots qui ne se trouvent nulle autre part, et qui semblaient accuser fortement la présence de l'invasion d'un idiome étranger dans la langue d'ailleurs si belle de notre livre. Mais dès qu'il a fallu classer ces idiotismes, les exégètes se sont divisés. Les uns y ont vu des arabismes; d'autres, des aramaïsmes; d'autres, des archaïsmes; d'autres (Gesénius, de Wette), des chaldaïsmes. Dans l'impuissance où nous sommes de nous prononcer sur de tels sujets, nous citerons l'opinion de M. Renan, juge compétent en pareilles matières : « Si on ne suivait, dit M. Renan, que les indices tirés de la grammaire, on serait tenté de rapporter le livre qui nous occupe aux derniers temps de la littéra-

ture hébraïque.... (1) » Et cependant « la langue du livre de Job est l'hébreu le plus limpide, le plus serré, le plus classique..., » et « deux ou trois vétilles grammaticales ne l'emporteront jamais dans l'esprit de l'hébraïsant, homme de goût, sur l'induction qui résulte du caractère général du poème, caractère si éloigné de toute décadence (2). »

Nous croyons utile de rappeler ici, en ce qui concerne les arabismes et les aramaïsmes que renferme le livre de Job, les vues si larges développées par M. Renan, dans son *Histoire générale des langues sémitiques* (3), sur l'histoire des dialectes sémitiques. Existants d'abord d'une manière confuse et simultanée dans la langue, ils se dégagent peu à peu, prennent pour ainsi dire conscience d'eux-mêmes et reçoivent une existence indépendante. Enfin, absorbés dans une unité plus étendue, ils se fondent dans une langue dominante. Pour ce qui regarde notre sujet, nous citons : « Plusieurs faits dont il faudrait se garder, il est vrai, d'exagérer la signification, se réunissent aux inductions qui précèdent (4) pour établir la promiscuité primitive des dialectes sémitiques. Ainsi les noms propres les plus anciens des histoires hébraïques offrent beaucoup d'aramaïsmes. Les fragments archaïques, insérés dans la

(1) *Étude sur le poème de Job*, pag. xxi.

(2) *Ibid.*, pag. xxxvii et ss.

(3) Liv. I, ch. III, § 2. 3^e édit., pag. 400 et ss.

(4) Induction tirée de la formation des dialectes de la langue grecque.

Genèse, les *maschal* de Balaam, le cantique de Débora, renferment aussi des traces nombreuses du mélange des dialectes. C'est en ce sens que M. Movers a pu soutenir le principe, que les aramaïsmes, dans un livre hébreu, sont la preuve d'une très-récente ou d'une très-ancienne composition. D'extrêmes précautions, toutefois, sont ici commandées. En ce qui concerne le livre de Job, par exemple, on a voulu conclure, des arabismes et des aramaïsmes qu'on croyait y trouver, qu'il a été composé avant tous les autres monuments de la littérature hébraïque, à une époque où les divers idiomes sémitiques n'étaient pas encore distincts. Mais cette opinion ne saurait tenir devant la critique. L'hébreu du livre de Job est très-pur, et, en tout cas, une ligne de démarcation fort sensible sépare les aramaïsmes des morceaux archaïques, tels que le cantique de Débora et les aramaïsmes des ouvrages qui ont été écrits sous l'influence chaldéenne (1). »

En résumé, la preuve tirée de la langue est encore très-incertaine. De nouvelles recherches pourront lui donner plus de force, mais jusque-là une grande prudence est obligée.

Nous allons entrer maintenant dans l'examen des preuves purement historiques contenues dans notre livre. Jusqu'ici nous avons examiné son caractère général,

(1) *Histoire générale des langues sémitiques*, 3^e édit., p. 105.

et les inductions que nous avons pu en tirer nous ont permis de poser la limite postérieure de sa composition à l'époque d'Esdras.

La limite antérieure nous est fournie par la mention des Kasdim ou Chaldéens (Job, 1, 17), peuple représenté dans notre livre comme vagabond et vivant de rapines et de brigandages. Or, les Chaldéens n'apparaissent pour la première fois dans l'histoire des Hébreux que vers l'époque d'Osias, roi de Juda, vers le VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Sous les règnes d'Osias et d'Ezéchias, nous voyons Esaïe menacer ces rois de l'invasion des Chaldéens, preuve que la puissance de ce peuple commençait à inspirer des inquiétudes. Cependant, les relations entre les deux peuples paraissent avoir été pacifiques à cette époque, car vers la fin du règne d'Ezéchias, le roi de Babylone envoie des ambassadeurs au roi de Juda, probablement pour traiter alliance avec lui contre le roi d'Assyrie dont ils étaient tous deux tributaires (1); et la guerre entre Babylone et Jérusalem, qui se termina par la captivité de Juda, ne commença que dans la cinquième année du règne de Joïakim, l'an 605 avant Jésus-Christ. Nous avons donc ici une preuve d'une grande force, et nous sommes autorisé à affirmer que la composition du livre de Job ne peut remonter au-delà du VII^e siècle avant Jésus-Christ ou, au plus tard, au-delà du VIII^e, époque des règnes d'Osias, roi de Juda, et de Menahem, roi d'Israël. Car, pour que l'auteur du

(1) S. MUNK. — *Palestine*, pag. 337 b.

livre de Job ait représenté les Chaldéens comme pillards, il faut que la guerre ait été commencée ou, tout au moins, que ce peuple ait été connu des Hébreux, et il ne le fut, avons-nous dit, que vers le VIII^e siècle avant Jésus-Christ.

Nous avons donc déjà deux faits qui nous permettent de placer deux époques comme limites extrêmes à la composition du livre de Job. D'un côté, l'absence des croyances purement mosaïques nous défend de descendre plus bas que l'époque d'Esdras. De l'autre, la mention des Kasdim, dans le Prologue, nous autorise à ne pas remonter plus haut que le VIII^e siècle avant Jésus-Christ. C'est donc entre 750 environ et 458 avant Jésus-Christ que nous devons rechercher la date approximative de la rédaction de notre livre. Le cercle est restreint, mais il est encore très-étendu. Étudions si d'autres faits ne nous désigneront pas au milieu de ces trois siècles une époque particulière à laquelle notre livre puisse être rattaché.

Nous voyons d'abord que certains passages de notre livre attestent une époque de guerre et de désolation nationale: Ainsi Job, xxiv, 12 :

On entend s'élever des villes le gémissement des mourants;

L'âme des blessés crie vengeance;

Et Dieu ne prend pas garde à ces indignités!

Et encore (xii, 17, ss.) :

Des sénateurs Il fait des captifs,

Des juges Il fait des fous.

Il délie le baudrier des rois,

Il ceint leurs reins d'une corde.
Il réduit les prêtres en captivité,
Il renverse les puissants (1).

Ailleurs, nous pouvons recueillir des traits qui ne peuvent se rapporter qu'à une civilisation très-avancée (2). L'Égypte est connue, et certains détails nous sont donnés sur elle sous une forme telle, que nous pouvons affirmer que l'auteur y a séjourné. Ainsi, il nous est parlé du papyrus (VIII, 11), des barques de jonc (IX, 26). Béhémot (3) ou l'hippopotame et Léviathan, le crocodile (XL, 15 et ss.), nous sont dépeints sous des traits si gigantesques, qu'ils témoignent encore de la stupeur que la vue de pareils animaux dut causer chez un homme qui les vit pour la première fois. Mais les rapports des Hébreux avec l'Égypte sont si anciens, que nous ne pouvons tirer aucune induction de toutes ces descriptions. Avant Moïse, c'est dans ce pays qu'ils séjournent. Plus tard, l'Égypte fournit à Salomon un grand nombre de chevaux pour sa cavalerie et ses chars, et un commerce assez important semble s'être établi alors entre les deux peuples. Depuis lors, amicales ou hostiles, souvent reprises et souvent rompues, les relations continuèrent. Mais si tous ces détails sur l'Égypte ne sont pour nous d'aucune utilité pour fixer l'âge de notre livre, il pourrait n'en être pas de même du pas-

(1) Voir encore v, 4 et xv, 28.

(2) III, 24, ss; xxxix; xxviii.

(3) Forme corrompue du mot égyptien : *P-Ehe-Motüh* ou *Pehemout*, qui signifie taureau marin.

sage de Job (xii, 17, ss.) cité plus haut, et dans lequel paraît être renfermée une allusion assez transparente à la prise de Samarie et de la captivité d'Israël, sinon de la prise de Jérusalem. Toutefois, ce passage seul ne peut suffire, et l'induction que nous pouvons en tirer demande à être confirmée par d'autres faits pour être valable.

Ces faits, nous croyons pouvoir les constater dans les développements que la doctrine des anges a reçus déjà dans le livre de Job. Ces développements sont de telle nature qu'ils ne peuvent, pensons-nous, être expliqués que par une influence étrangère subie à une époque postérieure. Et cette influence n'est autre que celle qui fut exercée sur les croyances du peuple juif par la captivité de Babylone (1). Mais reprenons plus haut.

Dans le monothéisme rigide et sévère de Moïse, la place des anges est très-restreinte ; la notion qu'on s'en forme est encore très-vague et très-indécise. Par exemple, dans la plupart des passages où apparaissent des *messagers de Dieu*, il nous est dit et nous pouvons comprendre que c'est Dieu lui-même qui apparaît (2). Les anges n'ont pas là de caractères spéciaux et ne sont pas classés. Ils ne reçoivent pas des noms particuliers. Plus tard, les apparitions d'anges deviennent plus rares

(1) S. MUNK. — *Palestine*, pag. 444, 513. — M. NICOLAS : *Des Doctrines religieuses des Juifs*, II^e partie, chap. III et IV.

(2) Gen., xvi, 7, 13; xxi, 17, 19; xxi, 7, 48; xxxi, 11, 13. Exode, iii, 2, 4, etc.

et les *messagers de Dieu* ne sont plus, dans l'esprit du peuple, que les personnifications des forces de la nature et des phénomènes qu'on ne peut expliquer ou les auteurs des maladies dont on ignore l'origine ⁽¹⁾. C'est surtout sous l'influence des rapports que les Juifs eurent avec les Chaldéens pendant la captivité de Babylone, que se forma une véritable théorie sur les anges. Ils furent divisés en bons et en mauvais, reçurent des fonctions et des noms particuliers, et c'est alors, pour la première fois, que nous voyons apparaître le nom de *Satan*. Les *chérubins*, dont il nous est parlé souvent dans les livres de l'Ancien-Testament, n'étaient pas des anges ⁽²⁾. Ils étaient purement des êtres fantastiques, fruits de l'imagination des poètes, et comme l'indique leur nom (*Krub-im* = *γρυπ-ες*), assez analogues aux gryphons de nos légendes.

Nous ne voulons pas prétendre que dans le livre de Job, l'angélologie et la démonologie aient reçu déjà tous les développements qu'elles reçurent surtout vers le III^e ou le IV^e siècle avant Jésus-Christ. Ce serait une erreur de l'affirmer (Herder a montré quelle différence radicale il existe entre le Satan du livre de Job et celui des Chaldéens) ⁽³⁾. Mais sans aller aussi loin, nous pouvons constater dans notre livre une influence posi-

(1) A. MAURY. — *De la Magie et de l'Astrologie dans l'antiquité et au Moyen-Age*, seconde partie, ch. II.

(2) HERDER. — *Histoire de la poésie des Hébreux*, I^{re} partie, Dial. VI.

(3) *Ibid.*, I^{re} partie, Dial. V.

tive des doctrines chaldéennes. Sans doute, cette influence n'est pas aussi complète qu'elle le fut plus tard, mais il faut se garder de croire que les Juifs aient, dès l'exil de Babylone, embrassé ou accepté les croyances du peuple vainqueur. Il dût se passer alors ce qui devait naturellement et logiquement avoir lieu. Instruits par le malheur, un grand nombre de Juifs durent probablement revenir à un sévère monothéisme, et leur haine envers le peuple vainqueur fut une garantie pour la conservation de la pureté de leur doctrine. Nous pouvons encore, après plus de vingt siècles, entendre un écho de leurs sentiments de douleur et de vengeance dans le magnifique Psaume cxxxvii : *Super flumina Babylonis*, etc. Ce fut dans cette communauté de Juifs, appartenant en majeure partie aux tribus de Juda et de Benjamin, que se conservèrent intactes les doctrines monothéistes et que se développèrent aussi les espérances messianiques; et lorsque Cyrus, en 536 avant Jésus-Christ, permit aux Juifs, par un édit ⁽¹⁾, de retourner à Jérusalem et d'y reconstruire le temple, ce furent aussi ces Juifs fidèles qui se levèrent les premiers et répondirent à son appel. Or, chez ces hommes si rigides et dans le souvenir desquels Sion et le temple étaient gravés d'une manière si ineffaçable, il y avait peu de chances qu'une doctrine étrangère vînt à se glisser. Mais, d'un autre côté, une autre portion de la nation juive, dont la foi était moins ferme ou l'intel-

(1) Esdras, 1, 2-4.

ligence moins élevée, dût établir des rapports plus intimes avec les vainqueurs. Il se forma alors des échanges d'idées et de croyances. Un grand nombre de captifs s'établirent même à Babylone, et, probablement satisfaits de leur sort, ne répondirent pas à l'appel de Cyrus. Ils restèrent au milieu des Chaldéens et formèrent une communauté plus tard très-florissante, qui entretint des relations avec Jérusalem, mais dans laquelle le monothéisme juif paraît s'être mêlé à des alliages étrangers. Or, tout cela n'eut lieu qu'après la captivité, et l'influence chaldéenne ne se fait guère sentir d'une façon complète que vers la fin du V^e siècle. Mais il n'en est pas moins vrai que nous pouvons, dans le livre de Job, constater cette influence, quoique faible encore et peu caractérisée. Ainsi, bien que la classification des bons et des mauvais esprits n'y soit pas clairement dessinée, nous y trouvons l'existence des mauvais anges supposée (iv, 18; v, 1; xv, 15; xxi, 22). Le Satan du Prologue n'a pas encore, il est vrai, les caractères qui distinguent le Satan des Chaldéens, mais il offre beaucoup d'analogies avec celui du livre de Zacharie, iii, 1, ss. ⁽¹⁾. Or, c'est après la captivité, sous Zorobabel, que Zacharie prophétise. Le nom même de Satan apparaît pour la première fois à cette époque. Nous ne le trouvons encore que dans le livre des Chroniques (I Chr., xxi, 1), livre d'une date postérieure à la captivité, et dans lequel Satan nous est

(1) Voir, de plus, dans Job, xxxi, 26, 27, une allusion à l'*adoration des astres*.

représenté seulement comme suggérant de mauvaises pensées ⁽¹⁾, et non comme étant le chef des anges rebelles. En conséquence, nous pouvons, des caractères de l'angélologie et de la démonologie du livre de Job, induire une influence chaldéenne que nous ne sommes pas autorisé à rejeter, parce que notre livre ne nous la présente pas complète et entière.

Venons maintenant à l'examen des hypothèses qui ont été émises sur la date de la composition du livre de Job. Celle qui veut que notre livre soit un produit de l'époque de Moïse est aujourd'hui généralement abandonnée. Elle offre de trop grandes difficultés pour qu'on puisse la défendre avec quelques succès. Aussi, parmi les critiques, en est-il fort peu qui fassent remonter la composition de notre poème au-delà de l'époque de Salomon, et nous n'en connaissons aucun qui la fasse descendre plus bas que l'époque d'Esdras. Or, de Salomon à Esdras, il n'y a guère que trois moments de l'histoire des Hébreux dans lesquels on cherche à placer le livre de Job : Pendant le règne de Salomon, à l'époque d'Osias ou d'Ezéchias, et au retour de la captivité de Babylone, pendant la période qui s'écoule de Zorobabel à Esdras (536-458).

(1) *Comp.* II, Samuel, xxiv, 1.

Nous convenons que l'opinion qui fait du livre de Job un produit du siècle de Salomon a en sa faveur des probabilités assez fortes. L'absence de particularisme juif dans notre livre, le caractère de sa langue, la grandeur et la beauté de sa poésie, nous feraient volontiers placer sa composition vers cette époque, si, d'un autre côté, nous n'avions des faits qui nous interdisent de remonter aussi haut. Ainsi la mention des Chaldéens, les détails sur les anges et Satan, autant de faits qui ne nous permettent pas de remonter à cette époque. Aussi nous serions presque tentés d'admettre, avec M. Renan, des remaniements dans notre poème (1), si nous ne savions à combien de périls conduisent de telles hypothèses.

En suivant l'ordre des temps, nous passons à l'opinion qui place la composition du livre de Job sous les règnes d'Osias ou d'Ezéchias, vers le VIII^e siècle avant Jésus-Christ (2). Ici, les probabilités sont plus nombreuses, mais je crois que nous pouvons encore descendre plus bas. M. Renan n'admet pas qu'on puisse placer la date du poème après la captivité, et il donne les raisons qui lui font repousser cette hypothèse : « Le poème de Job est, dit-il, certainement antérieur à la captivité. Les écrits postérieurs à cette date mémorable ont un tout autre caractère : ils sont empreints d'un

(1) E. RENAN. — *Histoire générale des langues sémitiques*, 3^e édit., p. 133.

(2) S. MUNK. — *Palestine*, pag. 448, 449. — E. RENAN : *Étude sur le poème de Job*, première partie.

mosaïsme rigide, d'une dévotion et d'un patriotisme exalté..... Les liaisons intellectuelles d'Israël ne sont plus avec les Beni-Kedem et les Thémanites, mais bien avec la Perse, puis la Grèce..... Le goût des théophanies et des révélations particulières, qui se remarque dans le livre de Job, n'appartient pas à l'époque persane; la vieille théologie des Fils de Dieu, du Dragon rebelle, etc., n'est pas non plus de ce temps. La langue, enfin, du livre de Job a une fermeté, une beauté qu'on chercherait vainement dans les écrits d'un âge où la langue hébraïque n'était plus parlée, au moins dans sa pureté, et était devenue le partage des Scribes et des lettrés. » Sur ce dernier argument, nous ne pouvons nous prononcer en partie, mais nous ferons observer que ce n'est que bien après la captivité que la décadence de la langue fit apparaître les Scribes et les savants de la grande synagogue. Quant aux autres arguments, ils ne portent pas, à notre avis, contre l'opinion qui fait du livre de Job un produit de la captivité ou de l'époque qui va de Zorobabel à Esdras. — Ce mosaïsme rigide, cette dévotion et ce patriotisme exalté, ne datent, nous l'avons vu, que de l'époque d'Esdras, et c'est là qu'on s'arrête. — Les liaisons intellectuelles d'Israël ne sont plus, il est vrai, avec les Orientaux et les Thémanites, mais la tradition avait perpétué la réputation de sagesse de ces derniers (Jérémie, XLIX, 7), et il est aisé de comprendre que l'auteur ait choisi parmi eux un de ces personnages. — Le goût des théophanies et des révélations particulières est en pleine vogue en-

core sous Zorobabel. Voyez Ézéchiél, Zacharie. — La vieille théologie des Fils de Dieu, etc., règne encore durant cette période ; c'est même alors qu'elle va recevoir ses premiers développements. Nous avons déjà fait observer l'analogie qui existe entre le Satan du livre de Job et celui de Zacharie ; et, nous l'avons déjà dit, Zacharie prophétise sous Zorobabel. C'est vers cette époque, vers la fin du VI^e et la première moitié du V^e siècle avant Jésus-Christ, que nous plaçons volontiers la composition du livre de Job.

Quoi qu'il en soit, il reste un fait bien assuré, c'est que le sujet que nous avons voulu étudier est rempli d'obscurités. Nous n'avons pour les dissiper aucun témoignage explicite d'auteurs contemporains ou postérieurs, ou bien ceux que nous avons ne sont d'aucune utilité. — Le livre de Job lui-même ne renferme pas de données historiques bien assurées, et nous sommes, par là, lancés dans le vaste champ des conjectures. Nous n'avons aucune preuve bien solide et nous ne pouvons nous baser pour nos recherches que sur des probabilités. Le même cas se représente, la même obscurité nous enveloppe dans le plupart des sujets qui ont trait aux livres de l'Ancien-Testament. De toutes les études qui ont été faites sur ces matières, il reste à peine quelques principes assurés, désormais acquis à la science, et qui

puissent servir de norme et de points de repère dans un tel chaos ; c'est pourquoi faut-il une grande prudence dans des sujets de cette nature, car après avoir soutenu une opinion qu'on croit la vraie, on est rarement assuré que l'opinion contraire ne puisse être défendue à son tour.

THÈSES CRITIQUES SUR LE LIVRE DE JOB.

I.

Le Prologue et l'Épilogue du livre de Job (i-ii, 13, et xlii, 7-16), présentent des difficultés qui empêcheraient d'attribuer à l'auteur du poème, sinon leur composition, tout au moins leur rédaction sous leur forme actuelle. Cependant la question nous paraît ne pouvoir être encore tranchée, et, jusqu'à ce qu'elle le soit, nous nous croyons autorisé à regarder ces fragments comme authentiques.

II.

On a aussi soutenu l'interpolation de divers autres fragments, entre autres des chap. xxvii, 7; — xxviii, 28, et des chap. xl, 15 (1); — xli, 25. Mais on la déduit de considérations insuffisantes.

III.

Le discours d'Elihou (chap. xxxii; — xxxviii) est d'une date postérieure à la composition du poème.

(1) Dans nos versions, xl, 10.

Vu par le Président de la soutenance.
Montauban, le 23 juin 1863.

BOIS.

Vu et permis d'imprimer :

Le Conseiller honoraire à la Cour de Cassation,
Recteur de l'Académie.

J^e. ROCHER.

A mon Père. — A ma Mère.

A ma Sœur.

A mes Amis.

*à M. Martin (art)
pour la fontaine*

G. B.

Académie de Toulouse.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE MONTAURAN.

M. MONTET ✱, Doyen.

PROFESSEURS :

MM.

MONTET ✱,	<i>Histoire ecclésiastique.</i>
JALAGUIER,	<i>Dogmatique.</i>
DE FÉLICE,	<i>Morale et éloquence sacrée.</i>
SARDINOUX ✱,	<i>Exégèse et critique du N.-T.</i>
NICOLAS,	<i>Philosophie.</i>
PÉDÉZERT,	<i>Littérature grecque et latine.</i>
BOIS,	<i>Hébreu et critique de l'A.-T.</i>

M. BOIS, Président de la soutenance.

MM. JALAGUIER,	}	<i>Examineurs.</i>
NICOLAS,		
DE FÉLICE,		

La Faculté ne prétend approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.